Georges A. Bertrand

Chercheur indépendant

<http://dx.doi.org/10.18778/8088-896-8.13>

LE CAS DIDIER ERIBON

UNE LUTTE CONTRE « L'INFÉRIORISATION SEXUELLE ET L'INFÉRIORISATION SOCIALE »

Didier Eribon est un sociologue français né en 1953 à Reims, dont le travail de recherche est essentiellement tourné vers les déterminismes sociaux et familiaux, leurs mécanismes, à travers les œuvres aussi bien d'intellectuels comme Foucault, Derrida ou Bourdieu, que d'écrivains comme André Gide, Jean Genet ou Marcel Proust. À 55 ans environ, Didier Eribon revient à Reims voir sa mère, trente ans après avoir quitté sa famille, ses parents comme ses frères, sans jamais les avoir revus, au moment où son père est placé en institution pour cause de maladie d'Alzheimer. Il n'ira pas le visiter d'ailleurs et, à la mort de ce dernier, ne se déplacera pas pour son enterrement, n'ayant nulle envie que son enfance ainsi que son adolescence ne le surprennent au contact de tout cet entourage qu'il a abandonné.

Des visites, désormais répétées, à sa mère, veuve, sortira en 2009 un livre sobrement intitulé *Retour à Reims*, qui sera suivi en 2011 d'une sorte de *post-scriptum* », *Retours* (au pluriel) *sur Retour à Reims*, qui réunit deux entretiens séparés accordés par Didier Eribon à deux revues distinctes, dans lesquels il revient sur ce qu'il a appelé lui-même un « essai d'auto-analyse ».

Après avoir rapidement évoqué son enfance ainsi que son adolescence, nous nous attarderons sur les deux points forts de cette « auto-analyse », à savoir ses réflexions sur son statut sexuel ainsi que sur son statut professionnel, et les manières dont il les met en relation avec son milieu en général, qu'il soit familial ou plus largement « social ».

Nous essaierons, enfin, de mettre en perspective, à travers ce cas particulier, la lutte, jamais d'avance gagnée, entre le déterminisme collectif et le déterminisme individuel, surtout lorsque la vie a fait de vous autre chose que ce à quoi vous étiez apparemment destiné.

Didier Eribon a vécu toute son enfance dans la banlieue de Reims, dans l'est de la France, avec ses parents ainsi que ses trois frères. Le milieu était « ouvrier » comme on disait à l'époque, pauvre, mais pas misérable. On y vivait « à l'écart », avec d'autres familles de la même classe sociale, loin du centre-ville, plus riche, plus « bourgeois ». Ses parents n'avaient pas fait d'études non pas nécessairement par manque de moyens intellectuels, mais parce que c'était ainsi, parce que

tout l'environnement vous poussait à ressembler à votre voisin, aussi bien dans la manière de vivre, de s'habiller, de se meubler, que dans ses projets et même ses rêves. Et cela était, bien sûr, valable pour toutes les autres classes sociales. Après ses études secondaires, Didier Eribon est parti de chez lui, à vingt ans, pour une raison qu'il ne pouvait partager avec personne. Il voulait rejoindre Paris pour y vivre une vie de jeune homosexuel, chose difficile dans une petite ville où tout se sait, où tout le monde se surveille et où il faut rester dans la 'norme'. Se sentant d'une culture (et le mot est employé à dessein), l'homosexuelle, minoritaire, choisir la grande ville, c'était à la fois se fondre dans l'anonymat qu'elle procure, et également retrouver plus facilement d'autres personnes partageant la même culture et qui, ainsi, lui donnait l'illusion de ne plus être marginal.

Les études qu'il y fit, des supérieures, loin de celles, éventuelles, qu'avaient entreprises ceux qu'il fréquentait dans son milieu d'origine, l'éloignèrent peu à peu de celui-ci et chacune des visites à sa famille (avant qu'il ne rompe totalement les liens avec elle) lui faisait sentir combien elle lui était de plus en plus étrangère, combien les préoccupations de cette dernière partagées par tous, sa famille comme les habitants de son quartier ou ses anciens camarades de classe, étaient si différentes des siennes qu'il se retrouvait, à chaque fois, de plus en plus en marge de son milieu primitif, tout en sachant que celui-ci serait le sien, pour toujours, constituant définitif de son être. Un dédoublement de sa personnalité en société s'est alors produit : sa nouvelle vie d'universitaire parisien occupait tout son espace, entre ses relations de travail, ses recherches, ses projets, etc., et, à cet environnement désormais le sien, se superposait, à chaque retour à Reims, le miroir de ce qu'il avait été familialement, socialement, et qu'il ne pouvait voiler. Alors il décida de couper au sens figuré tous les ponts avec sa famille, parents comme frères, mais également au sens propre, en la faisant disparaître d'un coup de ciseaux de toutes les photos où elle figurait, comme le montre la couverture du livre. Il avait décidé de construire une digue, factice, entre ce qu'il avait été et ce qu'il était devenu, complétant cet éloignement en ne faisant jamais mention dans son environnement parisien de son milieu d'origine.

Dans *Retour à Reims*, Didier Eribon raconte brièvement les circonstances de ce retour après trente années de silence : la longue agonie de son père, son refus d'aller le voir, les longues discussions avec sa mère qui lui permettent, ensuite, de dérouler l'histoire de sa famille, frères, parents et grands-parents, d'analyser – *a posteriori* – ses réactions, ses sentiments d'enfant puis d'adolescent, son comportement, enfin, d'adulte à la fois mondain et célèbre dans sa corporation, si loin du destin que le déterminisme social avait préparé pour lui. Et c'est avec le plus de lucidité possible qu'il essaie de comprendre comment il a réagi à sa double marginalité, la sexuelle et l'intellectuelle, à ce mélange de honte et de fierté, à cette insoluble contradiction : on cache sa honte en exhibant sa fierté, alors que lui la cache également. En effet, comment être fier de quelque chose dont on n'est pas responsable : on ne choisit pas d'être né dans un milieu pauvre et d'avoir, ensuite, socialement réussi, ni d'être homosexuel.

Le statut sexuel

Didier Eribon s'est très vite découvert comme différent avant même de poser un mot sur cette différence pour la bonne raison qu'elle était multiforme. Différent au sein de sa famille, de ses distractions, de ses centres d'intérêt, différent au sein de l'institution scolaire, également, où régnait ce qu'il appelle la distinction « entre les esthètes et les athlètes »¹, les premiers, issus d'un milieu qu'on appelle bourgeois, assurés de continuer leurs études, les seconds, des milieux populaires, étant très vite écartés du cursus scolaire. À 13 ou 14 ans, Eribon se lie d'amitié avec un garçon de sa classe, qui lui apporte ce dont il sentait avoir confusément besoin : une culture. Non pas celle de ses parents, entre bals populaires et dimanches passés à pêcher ou devant la télévision, non, celle que lui apportait ce camarade se situait entre le cinéma de la Nouvelle Vague et le théâtre de Samuel Becket. Était-ce plus que de l'amitié, lui-même ne le savait pas, n'ayant aucune connaissance dans le milieu qui était le sien qu'il pouvait exister un autre amour que l'hétérosexuel, d'une part parce qu'il paraissait évident qu'il ne pouvait supporter aucune remise en cause, et d'autre part parce que pour être éventuellement remis en cause, il aurait fallu savoir qu'il en existait au moins un autre possible.

Plus âgé, il prend conscience de sa différence définitive à l'écoute des remarques, des insultes et injures qui, même si elles ne s'adressaient pas nécessairement à lui, puisqu'il se cachait le mieux qu'il le pouvait, l'atteignaient. Les remarques pouvaient concerner ses choix d'études lycéennes, universitaires, ses loisirs, sa longueur de cheveux, etc. : « C'est quand même pas normal de... » est une phrase qui revenait souvent à mon propos dans sa bouche [il parle de sa mère] comme dans celle de mon père »². Si ce n'est pas « normal », c'est que cela est « anormal », et à ces interrogations et critiques familiales s'ajoutaient des insultes adressées « en général » au fil des jours, à la vue, par exemple, de l'acteur Jean Marais à la télévision, au détour d'une blague vulgaire, d'un fait divers sordide. Face à cette situation, comment exister en tant que sujet ? Pour Didier Eribon, le « moi » ne peut être préexistant à la vie « réelle », il n'est que construction (ou reconstruction) au fil des expériences, donnant une subjectivité « assujettie », adjectif, comme l'écrit Delphine Delphy, à prendre dans ses deux sens : « qui ne se possède pas, qui est possédé par les autres »³.

La seule solution pour échapper à cette situation est la « fuite », loin d'une « normalité » qui l'exclut. « Pour m'inventer, il me fallait avant tout me dissocier »⁴, écrit-il. Et rejoindre, pour lui à Paris, ses semblables, également stigma-

¹ D. Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, 2010, p. 167.

² *Ibidem*, p. 91.

³ D. Delphy, « 'Au commencement il y a l'injure' », *Le Monde Diplomatique*, déc. 1999, p. 29.

⁴ *Ibidem*, p. 60.

tisés, mais qui, par l'effet du nombre, prenaient conscience qu'ils n'étaient pas des « monstres » et au milieu desquels, la honte disparaissait. Où il pouvait être, « normalement », lui-même.

C'est peut-être pour cette raison que ses souvenirs ainsi que ses réflexions sur son appartenance à une minorité sexuelle n'occupent que peu de place dans l'économie de l'ouvrage car il a jugé l'avoir « dépassée », n'ayant nul besoin à Paris et dans le milieu, universitaire, qui était le sien, de prendre soin de la cacher. Ni même d'ailleurs de l'exhiber. Juste ne pas avoir à y penser plus qu'un hétérosexuel en province. On peut également penser qu'il s'agit de sa part de pudeur, ne dévoilant jamais ce qu'il fut vraiment pendant son enfance, comment il avait réalisé sa différence, au travers de quels livres lus, de quels rêves, à la naissance de quelle passion. Rien : le sociologue ne veut se faire psychologue, par principe certes, mais également par un manque de confiance en lui, doublé d'une sensibilité exacerbée qu'il refuse de voir pour les conséquences, les failles qu'elle apporterait à ses convictions, visibles dans le titre de nombre de ses ouvrages, de *Échapper à la psychanalyse* en 2005 à *De la subversion. Droit, norme et politique* daté de 2010.

Sa marginalité sexuelle, il va l'évoquer rapidement, à la toute fin du volume, lorsqu'il décrit, très brièvement et jamais sur le mode « confessions intimes », sa vie parisienne. Lors de son arrivée dans la capitale, il n'était « que » le fils de ses parents, ouvriers et pauvres, mais le milieu homosexuel, en général plus poreux aux échanges entre diverses ethnies ou classes sociales, va lui permettre quelques rencontres décisives qui vont l'aider à devenir l'intellectuel qu'il savait et voulait être. Par contre, les difficultés concrètes qu'il avait subies pendant son adolescence, il n'en parlera qu'au détour d'un entretien paru dans l'opuscule *Retours sur Retour à Reims* : « [...] on subit une violence physique parce qu'on est gay mais, de surcroît, on n'ose pas en parler parce qu'on a honte d'être gay. Cette violence s'intègre comme une dimension supplémentaire de la honte »⁵. Bref, l'espace consacré à cette marginalité dans *Retour à Reims* est inversement proportionnel à celui qu'il lui a consacrée, dans son œuvre, de ses *Réflexions sur la question gay*⁶ dont le point de départ a été « [...] une tentative pour réinterpréter la démarche de Foucault et ses évolutions [...] »⁷ à la direction d'un *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*⁸ en passant par *Une morale du minoritaire*⁹ qui, s'appuyant sur des textes d'écrivains, entre autres de Jean Genet, essaie de décrire « la manière dont l'ordre social – en

⁵ D. Eribon, *Retours sur Retour à Reims*, entretien réalisé par M. Carbasse (paru précédemment dans *Le Coup de grâce*, Lyon, n° 4, printemps 2010), Paris, Éditions Car touche, 2011, p. 15.

⁶ Fayard, Paris, 1999.

⁷ D. Eribon, *Retours sur Retour à Reims.*, p. 55.

⁸ Paris, Larousse, 2003.

⁹ Fayard, 2001.

l'occurrence l'ordre sexuel – inscrit les hiérarchies dans la tête des individus et voue certains d'entre eux – parce qu'ils contreviennent à la norme – à la honte et au silence »¹⁰. Dans tous ces ouvrages, il a eu l'occasion d'étudier longuement la domination exercée sur les homosexuels. C'est peut-être parce qu'il a l'impression d'avoir « tout dit » sur ce sujet qu'il va développer dans *Retour à Reims* la seconde des marginalités le concernant, à défaut de lui avoir consacré une part importante de son œuvre. Peut-être parce que c'est celle-ci qui va lui poser le plus de tourments, qui va être la source de sa honte principale. Peut-être également parce qu'il n'est pas « devenu » (entre guillemets) hétérosexuel, n'a pas joué, à Paris, à être quelqu'un d'autre dans ce domaine, alors que sur le plan social, ce fut autre chose.

Le statut social

Dans son ouvrage, *Comment se conduire dans les lieux publics*, le sociologue américain Erving Goffman enquête sur un certain type de régulation, « celui qui gouverne les façons dont une personne s'y prend avec soi-même et avec les autres, dans une situation de co-présence physique, et en vertu de celui-ci »¹¹, et il estime que, dans le cas d'un reproche qui vous est fait sur votre condition, par exemple physique, sexuelle, sociale, dont vous n'êtes pas responsable, la meilleure façon de réagir est de le retourner en extériorisant la fierté de ce qu'on vous reproche. C'est ce que Didier Eribon fera en ce qui concerne son homosexualité, et encore uniquement dans le cadre de sa vie parisienne. Mais que rarement en ce qui concerne son origine ouvrière, aussi bien dans son milieu familial qu'il méprisera, s'y sentant toujours extérieur, que professionnel où la fierté toute intérieure d'être devenu « quelqu'un » sera cachée à ses condisciples et collègues. Ce qui le conduit à une insoluble contradiction qu'il nous faut maintenant développer. S'appuyant sur les travaux de Pierre Bourdieu qui explique avec une rigueur quasi-scientifique que l'être humain reste prisonnier de son milieu familial et social et est ainsi prédestiné à ce qu'il est appelé à devenir, en ayant, de plus, l'illusion de l'avoir choisi, Didier Eribon expose, à titre d'exemple, le cas de ses frères qui sont demeurés dans le même milieu social que ses parents. Il confie avoir demandé à l'un d'eux pourquoi il n'avait pas continué ses études et celui-ci de lui répondre qu'il n'en avait pas envie. La preuve de ce déterminisme, pour Didier Eribon, c'est qu'un enfant de bourgeois ne se pose pas la question de savoir s'il doit continuer ou non des études. Il les continue, un point c'est tout, alors qu'un enfant d'ouvrier, oui. Le problème, c'est que lui, à rebours de la démonstration de Bourdieu, va « s'en sortir »,

¹⁰ D. Eribon, *Retours sur Retour à Reims...*, p. 43–44.

¹¹ E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements* (1963), traduit par D. Cefaï, Paris, Éditions Economica, 2013, p. 10.

et ne trouver aucune explication « rationnelle » à cela, se pensant, ainsi qu'il l'écrit, « comme un « miraculé » du système scolaire »¹². Enfermé dans une idéologie selon laquelle l'individu est prisonnier de sa classe, il ne songe pas une seule fois que cela était peut-être dû au fait qu'il était plus intelligent que ses frères, différent, et que donc l'inné avait eu son mot à dire, même s'il exprime un certain « désarroi »¹³ qui l'oblige à s'interroger « sur les destins sociaux, sur la division de la société en classes, sur l'effet des déterminismes dans la constitution des subjectivités, sur les psychologies individuelles, sur les rapports entre les individus »¹⁴.

Politiquement, intellectuellement, il soutient par ses articles, ses livres, le monde ouvrier, même si c'est de façon moindre que la cause homosexuelle comme nous l'avons déjà dit, et en fait le rejette en ce qui le concerne.

Il avait honte d'être issu d'un milieu aussi pauvre et inculte, en voulait à son père d'avoir été « une sorte d'incarnation d'un certain monde ouvrier »¹⁵ et honte d'en avoir honte, lui qui était devenu quelqu'un d'autre. Il a voulu effacer, gommer ses origines et, malgré tout, il sait que toujours en lui, il y aura « la blessure secrète, mais toujours vive, d'avoir à porter en [soi], à jamais, ce souvenir »¹⁶.

Au lycée, à l'université, il n'avait eu le choix qu'entre deux attitudes : revendiquer son appartenance à la classe ouvrière et risquer d'y être renvoyé, ou bien jouer à être ce qu'il n'était pas et se faire admettre au sein de ce nouveau monde. Ainsi, il déclare : « Résister, c'était me perdre. Me soumettre, me sauver »¹⁷.

Et, dans sa vie professionnelle, contrairement à ses collègues, tous issus d'une bourgeoisie à la fois aisée et intellectuelle, il connaissait, lui, le monde qu'ils n'étudiaient, eux, que comme on étudie le monde des fourmis ou des souris : de l'extérieur.

Dans *La Société comme verdict*¹⁸, le livre qui a suivi *Retour à Reims*, Didier Eribon a essayé de théoriser ses expériences, avec un risque, souligné par Massimo Prearo dans sa recension de cet ouvrage, « car le principe critique comme postulat de départ de l'observation introspective peut déboucher sur une stylisation, selon laquelle la classe populaire dont il est question se trouve en permanence objectivée et réduite en catégorie sociologique, et d'une certaine manière déréalisée »¹⁹. Et, lorsque cette « catégorie sociologique » le surprend au détour d'une

¹² *Retour à Reims...*, p. 119.

¹³ *Ibidem*, p. 19.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Ibidem*, p. 98.

¹⁶ *Ibidem*, p. 99.

¹⁷ *Ibidem*, p. 172.

¹⁸ D. Eribon, *La Société comme verdict*, Paris, Fayard, 2013.

¹⁹ M. Prearo, « *De l'auto-analyse à la critique sociale* », www.laviedesidees.fr, 3 janvier 2014, p. 3.

rue de Paris, ayant rencontré par hasard son grand-père laveur de carreaux à cheval sur sa mobylette, il écrit dans le *Retour* : « Moi, j'étais gêné, terrorisé à l'idée qu'on puisse me voir avec lui, perché sur son étrange attelage »²⁰.

Didier Eribon, malgré son travail, constant, pour s'intégrer à son nouveau monde, avoue qu'il ne s'y est jamais vraiment senti à l'aise, d'une part parce qu'il s'est rendu compte que l'ascension sociale, pour lui, avait été difficile puisqu'elle est « [...] dans une très large mesure, liée au point de départ et, plus le point de départ est bas, plus elle est limitée par celui-ci »²¹, et d'autre part parce que tous les membres du nouveau milieu qu'il côtoyait le renvoyait sans cesse et involontairement à ce qu'il voulait fuir, que ce soit par les références culturelles, une représentation d'opéra à laquelle ils avaient assisté et qu'ils commentaient, telle ou telle pièce de théâtre ou, tout simplement les souvenirs d'enfance soi-disant « échangés », car il les inventait, lui, ces souvenirs-là. Que quelqu'un lui dise, au détour d'une conversation, qu'il venait d'une très bonne famille, le renvoyait, lui, à sa « mauvaise » famille. Il avoue : « De tels rappels (à l'ordre social) sont permanents, et même si on fait comme si on ne les remarquait pas, cela marque profondément, et durablement »²². Il s'était rendu coupable, comme il le dit lui-même, d'« une trahison de classe »²³.

Avec en définitive une double marginalisation sociale : se sentir mal dans son milieu d'origine quand on l'a quitté, et ne jamais se sentir bien dans son nouveau milieu car on sait que ce n'est pas vraiment le sien.

Être rejeté à la marge, aux marges, est en même temps une souffrance et une sinécure. Alors qu'aujourd'hui, le principe d'une hiérarchie sociale n'a pas vraiment évolué, même si l'école publique de la seconde moitié du XX^e siècle a permis, en France, à certains de ses élèves de famille ouvrière de s'élever dans la société (c'était le rêve des parents : vivre « mieux » qu'ils n'avaient eux-mêmes vécu), il semble que la marginalité homosexuelle dans les pays riches et devenus a-religieux est devenue moins problématique avec l'acquisition de nouveaux droits comme le « Mariage pour tous ». Mais cette marginalité-là, était autrefois subversive puisqu'elle allait à l'encontre de la « bonne » société. Obtenir le mariage au moment même où les hétérosexuels s'en détournent, n'est-ce pas courir après le conformisme « bourgeois » de la majorité. Mais, en même temps, rester marginal, n'est-ce pas conforter le conformisme d'une société qui « admet » sa proportion incompressible de « marginaux », de ces gens qui sont, comme disait la mère de Didier Eribon, « comme toi... » laissant toujours sous-entendue la qualification de ces derniers. Faire entrer « le loup dans la bergerie », apporter

²⁰ *Retour à Reims...*, p. 72.

²¹ *Retours sur Retour à Reims...*, p. 20.

²² *Ibidem*, p. 26.

²³ *Ibidem*, p. 29.

la marge au cœur du système social, ne serait-ce pas, dans un sens, plus subversif que de s'en tenir écarté et cela ne peut-il pas expliquer, en partie, les formidables résistances de ceux qui s'imaginent être « dans la norme » ?

Eribon avait voulu faire sienne une phrase de Jean-Paul Sartre sur Jean Genet : « l'important n'est pas ce qu'on fait de nous mais ce que nous faisons nous-mêmes de ce qu'on a fait de nous »²⁴. Et, à la fin de cette rapide présentation de *Retour à Reims*, on peut se demander si Didier Eribon n'a pas fait de lui-même un « homme mélancolique », acteur vivant de cette mélancolie sociale née de la volonté de « s'insérer harmonieusement dans le monde social quand on est gay ou lesbienne »²⁵.

Pour lui, identités sexuelle et sociale nous précèdent. Nous sommes prédestinés par elles. Ensuite, nous évoluons, nous nous situons, nous nous battons plus ou moins en fonction de celles-ci, selon notre degré de prise de conscience, notre volonté, les impalpables influences de l'inné et de l'acquis. Mais nous n'y échappons pas. D'où cette mélancolie, celle qui étreint l'auteur lorsque, repensant à son défunt père honni, ouvrier pauvre, raciste et homophobe, il écrit : « Le cœur serré, je repensais à lui et regrettais de ne pas l'avoir revu. De ne pas avoir cherché à le comprendre. Ou tenté autrefois de lui parler. D'avoir, en fait, laissé la violence du monde social l'emporter sur moi comme elle l'avait emporté sur lui »²⁶.

The case of Didier Eribon. A struggle against “gender and social inferiorization”

“After his father's death, Didier Eribon went back to Reims, his hometown, and rediscovered a social background that he more or less broke up with thirty years before”. Those are the first lines of the book *Retour à Reims*'s summary, in which the French sociologist talks about his childhood, his teenage years, and the fundamental traits that built his personality, including his homosexuality. He also describes his upward social mobility and his shame at “betraying” – in a sense – his origins.

To be on the fringe of society for two different reasons is a perpetual suffering, resulting from past circumstances; we are not responsible for what we are, but we must grow from there on, and our life will, in most cases, be the result of an “act”, a pretence amongst a thousand concealments.

Keywords: Sociology – marginalization – homosexuality – social classes

Mots-clés : Sociologie – marginalisation – homosexualité – classes sociales

²⁴ J.-P. Sartre, *Saint Genet, comédien et martyr* (1952), Paris, Gallimard, 2010, p. 63.

²⁵ *Retours sur Retour à Reims...*, p. 64.

²⁶ *Retour à Reims...*, p. 247.